



Du 11 au 14 septembre, comme tous les deux ans depuis 2002, le Festival America accueillera à Vincennes une soixantaine d'écrivains venus des États-Unis, du Canada et des Caraïbes, représentants d'une littérature aussi riche que plurielle

Amérique, Amériques

Surprise, c'est sous le signe de... la France que se place cette année America. Le festival des littératures américaines, qui s'ouvre aujourd'hui 11 septembre à Vincennes, souligne ainsi les liens anciens et forts tissés entre l'Amérique et la France, des rivages de Louisiane aux forêts canadiennes, et le dialogue fécond qui se poursuit dans leurs littératures respectives.

Le Canada n'est plus français depuis 1763, mais l'Amérique francophone vit toujours, du Québec en Haïti, d'Acadie en Louisiane, du Manitoba en Saskatchewan. La programmation du festival rend un hommage particulier aux auteurs venus de ces

contrées : Herménégilde Chiasson (d'Acadie), Rita Mestokosho (de la réserve indienne innue d'Ekuanitshit), J.R. (Roger) Léveillé (du Manitoba), David Bouchard (originaire de la Saskatchewan), Eugène Nicole (de Saint-Pierre-et-Miquelon), et bien sûr les Haïtiens Dominique Batrville, Louis-Philippe Dalember, Henry Kénol, Dany Laferrière (*lire page 11*), Yanick Lahens et Anthony Phelps.

Mais c'est aussi d'Amériques plurielles qu'il s'agira dans les nombreux débats proposés jusqu'à dimanche à Vincennes (1). Les traductions publiées en cette rentrée en témoignent : la diversité des univers, des sujets et des styles de ces auteurs reste grande (*lire ici quatre critiques de quatre auteurs invités, et, page précédente, les critiques des livres des Américains James Salter et Siri Hustvedt, absents du*



festival). Des univers contrastés, mais des traits fondamentaux, que chacun des 66 écrivains invités investit à sa manière (2).

Parmi ces thèmes d'exploration communs, on trouve notamment le rapport à la violence et aux armes chez David Vann (*Goat Mountain*, Gallmeister), Justin St Germain (*Son of a Gun*, Presses de la Cité, sur ces deux, lire *La Croix du 4 septembre*), Henry Kénol (*Le Désespoir des anges*, Actes Sud) et Sebastian Rotella (lire *ci-contre*). Mais aussi et toujours les liens filiaux et les héritages malaisés avec Philipp Meyer (*Le Fils*, Albin Michel, lire dans *La Croix jeudi prochain*), Deni Yvan Béchard (*Remèdes pour la faim*, Alto) ou Justin Torres (*Vie animale*, L'Olivier, dans *La Croix du 11 mai 2013*). Les contradictions de l'Amérique populaire et sociale sont révélées par Craig Davidson (lire *ci-dessous*), tandis qu'un rapport à l'histoire ambiguë du pays inspire Tim Gautreaux (*Nos disparus*, Seuil), Joseph Boyden (*Dans le grand cercle du monde*, Albin Michel, dans

La Croix du 3 avril), Jim Fergus (*La Fille sauvage*, Cherche-Midi) ou Joséphine Bacon (*Un thé dans la tundra*, Mémoire d'Encrier). Présent chez David Vann, le rapport à la nature et à l'environnement trouve un de ses plus forts représentants en Rick Bass (*Toute la terre qui nous possède*, Christian Bourgois), en opposition avec l'Amérique des villes et des milieux friqués que peignent Adelle Waldman (*La Vie amoureuse de Nathaniel P.*, Christian Bourgois), Tao Lin (*Taipei*, Diable Vauvert) ou Robert Goolrick (*La Chute des Princes*, Anne Carrière). Enfin, certains auteurs se projettent déjà dans un futur inquiétant, mais en miroir des doutes contemporains, comme la grande Canadienne Margaret Atwood (*MaddAddam*, Robert Laffont).

SABINE AUDRERIE

(1) **Programme complet** des rencontres www.festival-america.org
(2) **Sur la-croix.com**, lire les propos de Francis Geffard, fondateur et directeur du Festival America, au sujet de l'héritage et des inspirations des écrivains de cette Amérique plurielle.

ROMAN Le Canadien Craig Davidson nous entraîne dans les bas-fonds d'une ville-prison, sur les traces de deux amis d'enfance

L'envers du rêve américain

CATARACT CITY

de Craig Davidson

Traduit de l'anglais (Canada) par Jean-Luc Piningre,
Éd. Albin Michel, Coll. Terres d'Amérique, 490 p., 22,90 €

« Sur mes deux mille neuf cent douze nuits passées en prison, la première et la dernière ont été les plus longues. Remarquez, la plupart des taulards vous diront la même chose », constate Duncan Diggs, dit Dunk, dès les premières lignes du prologue. Ce dernier sort de prison où il vient de passer huit ans pour meurtre. Devant l'établissement, Owen, son ami d'enfance, aujourd'hui officier de police, l'attend pour le ramener à Cataract City, surnom de Niagara Falls, la ville canadienne où coulent les célèbres chutes, où ils ont grandi. Si ce dernier est responsable de son arrestation, Duncan ne semble pas éprouver la moindre rancœur.

Une entrée en matière de quelques pages, intense, chargée d'émotions et d'interrogations suivie par un récit où Duncan et Owen prennent la parole alternativement pour évoquer leur enfance, leurs parents, leurs rêves et leurs déboires. C'est Owen qui ouvre le bal des souvenirs avec la mésaventure qui a failli

leur coûter la vie. Lorsqu'ils avaient une dizaine d'années, un catcheur ivre les entraîne en forêt. Lorsqu'il meurt brutalement, ils se retrouvent livrés à eux-mêmes. Pendant trois jours, ils errent en forêt, terrorisés, affamés avant de retrouver leur chemin. Une aventure qui scelle le début d'une longue amitié jalonnée d'événements auxquels ils réagirent différemment.

Sans trop en dire, ils avaient des rêves et des ambitions, mais dans cette ville personne n'échappe à son destin. Cataract City « vous tient (...) vous garde à l'intérieur d'elle-même. La sensation est aussi agréable qu'une main chaude qui se referme sur vos doigts. Et quand cette main se transforme en poing, la plupart du temps on s'en rend à peine compte (...). Elle ne change pas vraiment, mais elle vous change. »

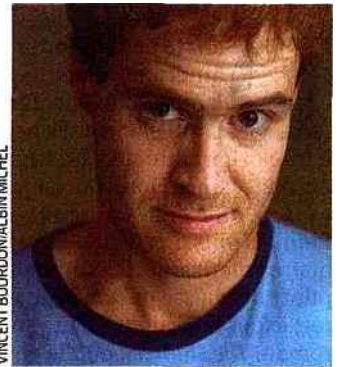
Dans ce roman d'une rare intensité, qui explore l'envers du rêve américain et les liens qui unissent ou séparent les hommes, on retrouve l'univers de l'auteur. Sauvage, violent, peuplé d'êtres ordinaires, qui expriment leurs frustrations dans la violence. Il y est question de boxe à main nue, de combats de chiens, de trafics en tout genre. Un univers essentiellement masculin même si, une fois n'est pas coutume,

deux héros sont féminins, Edwina, mi-garçon manqué, mi-femme fatale, et Dolly, une petite chienne lévrier que Duncan aime comme son enfant.

On apprécie le style de l'auteur, son sens du détail, le rythme irrigué à l'adrénaline, sa façon de donner corps aux mots, de jouer avec eux, pour mieux bousculer le lecteur et l'entraîner dans sa quête de sens. Son écriture viscérale sollicite tous les sens, imprimant sa marque dans l'esprit du lecteur une fois le livre terminé.

EMMANUEL ROMER

Craig Davidson au Festival America: samedi de 10 h à 11 h 30, Atelier d'écriture; samedi de 12 h à 13 h, « Le miroir de la vie », avec Matt Lennox, Claire Messud et Ivy Pochoda, samedi de 16 h à 17 h, « Dans les petites villes », avec Nickolas Butler, Tom Drury et Matt Lennox, dimanche de 14 h à 15 h, « Plus dure sera la chute », avec Robert Goolrick et Adelle Waldman; dimanche de 16 h à 17 h, « Crime et Châtiment-2 », avec Rene Denfeld, Lisa Moore et Dominique Sylvain.



Craig Davidson.

VINCENT BOURDONAL/ALBIN MICHEL

ROMAN Finaliste du prix Pulitzer en 2006 pour ses reportages internationaux, Sebastian Rotella s'appuie sur des faits réels pour concocter des suspenses haletants

De frontières en frontières

LE CHANT DU CONVERTI

de Sebastian Rotella

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Guitton,
Éd. Liana Levi, 400 p., 20 €

On avait aimé *Triple Crossing* (lire *La Croix du 4 avril 2012*), roman au rythme soutenu qui, mieux qu'un grand reportage, racontait les criminelles connexions à la frontière entre Brésil, Argentine et Paraguay. Avec la même maestria et tout autant d'informations, Sebastian Rotella fait découvrir ici les liens entre trafics internationaux (de drogue et d'armes) et terrorisme islamiste (le « gangsterrorisme »), mais aussi entre services diplomatiques et forces spéciales de police.

On retrouve Valentin Pescatore, jeune policier américain qui, déçu par ses années à Tijuana (à la frontière mexicaine), a recommencé sa vie à Buenos Aires comme détective privé dans l'agence du juif argentin Facundo... Un jour, il retrouve par hasard son ami d'enfance Raymond Mercer qui, après avoir mené grand train entre l'Europe et les États-Unis, s'est converti à l'islam. Pour se débarrasser de lui, Pescatore lui donne un numéro de portable dont il ne se sert plus. C'est sur ce téléphone, quelques jours plus tard, que parvient un appel pour prévenir d'un attentat imminent à Buenos Aires. L'attentat dans le centre commercial d'El Almacén fera plus de 200 morts, et obligera Pescatore, pour se disculper, à rejoindre les officiers du renseignement antiterrorisme, notamment Fatima Belhadj, venue de France, et Tony

Furukawa, détaché par le FBI pour infiltrer les réseaux chiites (mieux implantés en Amérique latine que les groupes sunnites).

Avec l'aide de Pescatore, les renseignements vont remonter jusqu'aux contacts de Raymond le séducteur, qu'il s'agisse

d'une fonctionnaire gouvernementale, utile pour fabriquer de faux papiers et faire entrer des kamikazes en Argentine, ou d'un général d'Al-Qaida retranché dans la banlieue de Bagdad. On sort de ce roman repu de suspense et édifié sur les marges ténébreuses du monde. La musique y joue aussi un rôle central puisque Raymond est un chanteur de charme et que chaque chapitre fait référence à un succès discographique.

CLAIRE LESEGRETAINE

Sebastian Rotella au Festival America : samedi de 14 h à 15 h, « Où va l'Amérique », avec Rick Bass, Paolo Bacigalupi et Donald Ray Pollock; dimanche de 12 h à 13 h, « Parcours d'écrivains », avec Rene Denfeld, Robert Coolrick et Jake Lamar; dimanche de 16 h à 17 h, « Notre époque, une inspiration ? », avec Ryad Assani-Razaki, Louis-Philippe Dalembert et Alix Ohlin.



PHILIPPE MATSAS/OPALE/ÉDITIONS LIANA LEVI
Sebastian Rotella.

RÉCIT Est-il encore besoin de présenter Steve Jobs ?
Éric Plamondon en explore et démythifie la légende

L'Amérique et ses symboles

POMME S,
d'Éric Plamondon
Phébus, 208 p., 15 €

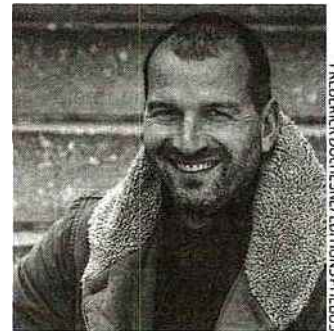
Tout à la fois personnage éminemment romanesque et « grand écrivain dont le génie est au service du marketing » comme se plaît à le désigner Éric Plamondon, Steve Jobs est aussi l'incarnation de l'année 1984, titre de la trilogie dont *Pomme S* est le dernier volet. En cette année de la science-fiction éponyme d'Orwell, du lancement du Macintosh, de la mort de Johnny Weissmuller (acteur de *Tarzan* et héros du premier roman de la trilogie), et du suicide de Richard Brautigan (écrivain et poète, héros du second tome), Éric Plamondon a vu l'émergence de la modernité de l'Ouest américain.

Richement documenté, *Pomme S* n'a pourtant rien d'une biographie ou d'une chronique historique, mais prend la forme d'un patchwork dont les petites mains du narrateur tissent les liens, sans qu'on sache vraiment si elles les dévoilent ou les provoquent. « *Il était une fois un enfant adopté devenu milliardaire* » indique laconiquement l'unique phrase du premier chapitre intitulé « Ouverture ». Et puis c'est une suite de ponts, d'analogies, qui nous mènent de la célèbre pomme, symbole d'Apple, à la pomme de la Genèse, en passant par le fruit vermillon de Blanche Neige. Alors derrière Jobs et ses multiples conférences, on croise l'autre Steve, Steve Wosniak, véritable concepteur technique d'Apple, et aussi Einstein, Edison, une galerie de noms plus ou moins connus, cartes isolées qui forment ensemble le château de l'ère numérique, et qui construisent une autre histoire du mythe Apple.

« *Tel un Prométhée moderne, il [Steve Jobs] nous a apporté la souris et l'ordinateur personnel. S'il faut le comparer au dieu de la technique, c'est surtout parce qu'il se fait lui aussi dévorer le foie, mais au vingt-et-unième siècle, l'aigle est remplacé par le cancer.* »

L'humour léger et les remarques personnelles du narrateur servent une écriture elle aussi protéiforme, qui passe aisément de la description des plans de la première publicité de la marque au récit librement romancé de la rencontre des parents biologiques de Steve Jobs, sans s'encombrer de fioritures. En ouvrant ce roman indéfinissable qui porte le nom du raccourci clavier servant à sauvegarder un texte (est-ce une façon pour Éric Plamondon de signifier que son roman est la sauvegarde d'un certain univers ?), le lecteur aura l'agréable surprise d'apprendre beaucoup, et par bribes qui laissent libre cours à ses propres conclusions.

AMÉLIE BOURET



Éric Plamondon.

Éric Plamondon au Festival America : vendredi de 15 h à 16 h, « La vie moderne », avec Margaret Atwood et Tao Lin, samedi de 14 h à 15 h, « Le pouvoir de raconter des histoires », avec David Vann et Alexi Zentner; dimanche de 12 h à 13 h, « France-Amérique », avec Sophie Bienvenu et Jim Fergus; dimanche de 14 h à 15 h, « Familles », avec Ayana Mathis, Philipp Meyer et Justin Torres.

ROMAN Prenant pour cadre de ce thriller la Californie des années 1970, Joyce Maynard dresse le portrait de deux sœurs au seuil de l'adolescence

La montagne pour terrain de jeu

L'HOMME DE LA MONTAGNE

de Joyce Maynard

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Françoise Adelstain,
Éd. Philippe Rey, 322 p., 20 €



Joyce Maynard.

Lors de l'été 1979, Rachel, 13 ans, et sa sœur Patty, 11 ans, savent comment occuper leurs longues journées, même si elles n'ont pas d'amis et que leurs parents, divorcés depuis quelques années, n'ont guère de temps à leur consacrer. Après ses journées de travail, leur mère file en bibliothèque emprunter des livres qu'elle lit enfermée dans sa chambre à son retour. Leur père, policier, a gravi les échelons de la hiérarchie et obtenu le diplôme d'inspecteur en se partageant entre son travail et les cours du soir. Chacune de ses apparitions est une fête, qu'il vienne couper les cheveux de ses filles avec ses ciseaux de coiffeur hérités de son père ou qu'il les emmène dans son restaurant italien préféré.

Plutôt que leur lotissement un peu minable à Marin County, à quelques kilomètres au nord de San Francisco, Rachel et Patty ont choisi la montagne pour terrain de jeu. Sur les flancs du mont Tamalpais qui commence presque au bout de leur petit jardin, les deux sœurs ne craignent ni les serpents, ni les coyotes, ni les sumacs au suc toxique. Rachel expérimente les sensations fortes, Patty lui emboîte le pas sans jamais rechigner, qu'il s'agisse de dévaler une pente assises dans un carton d'emballage ou d'attendre couchées et immobiles le vol des vautours au-dessus d'elles. Leur liberté ne connaît aucune limite, même pas celle du

Plutôt que leur lotissement un peu minable à Marin County, à quelques kilomètres au nord de San Francisco, Rachel et Patty ont choisi la montagne pour terrain de jeu. Sur les flancs du mont Tamalpais qui commence presque au bout de leur petit jardin, les deux sœurs ne craignent ni les serpents, ni les coyotes, ni les sumacs au suc toxique. Rachel expérimente les sensations fortes, Patty lui emboîte le pas sans jamais rechigner, qu'il s'agisse de dévaler une pente assises dans un carton d'emballage ou d'attendre couchées et immobiles le vol des vautours au-dessus d'elles. Leur liberté ne connaît aucune limite, même pas celle du

Leur liberté ne connaît aucune limite, même pas celle du dîner.

boîte le pas sans jamais rechigner, qu'il s'agisse de dévaler une pente assises dans un carton d'emballage ou d'attendre couchées et immobiles le vol des vautours au-dessus d'elles. Leur liberté ne connaît aucune limite, même pas celle du

dîner : leur mère improvise un semblant de repas à leur retour, quelle que soit l'heure. Le téléviseur de la maison en panne, Rachel et Patty s'installent avec une couverture aux dernières lueurs du jour dans le jardin d'un voisin d'où elles suivent sur son poste une émission muette dont elles imaginent les dialogues. C'est ainsi qu'elles découvrent un soir le visage de leur père sur le petit écran. Elles apprendront un peu plus tard qu'une jeune fille vient d'être violée et tuée. D'autres crimes sont commis selon le même scénario par un assassin surnommé l'Étrangleur du crépuscule. Lieu de tous les dangers, la montagne devient interdite.

En 1972, Joyce Maynard (1) est devenue célèbre aux États-Unis en publiant à 18 ans dans le *New York Times Magazine* un portrait de sa génération qui retint l'attention de l'écrivain J. D. Salinger - avec qui elle vécut quelques mois une relation destructrice. À la suite de cet article, un éditeur lui réclama un livre sur le même thème, intitulé dans l'édition française *Une adolescence américaine, chronique des années 60*. Plus tard, dans une superbe autobiographie, *Et devant moi, le monde*, Joyce Maynard reviendra sur sa relation avec l'auteur de *L'At-trape-cœurs*, se rappelant avec précision la jeune fille qu'elle était alors. Dans *L'Homme de la montagne, une femme*, écrivain, se souvient trente ans après de l'adolescente qu'elle fut, de cet été 1979 et des mois terribles qui ont suivi. Au polar qui donne sa trame au roman mais souffre quelquefois d'invéraisemblances et d'éléments superflus (les visions de Rachel) se mêle le portrait riche et trouble d'un âge tourmenté où surgissent la perte de l'innocence, les premières trahisons, la fascination pour la sexualité et la mort, mais où l'amour entre deux sœurs permet de tout surmonter.

CORINNE RENOÛ-NATIVEL

(1) Lire rencontre et portrait dans *La Croix* du 13 juin 2013.

Joyce Maynard au Festival America : vendredi de 19 h à 20 h, « Un écrivain nommé Salinger », avec Frédéric Beigbeder; samedi de 15 h 30 à 17 h, « De la violence en Amérique », avec Philipp Meyer, Donald Ray Pollock, Justin St. Germain, David Vann; dimanche de 15 h à 16 h, « Crime et Châtiment-1 », avec Perrine Leblanc, Matt Lennox et Karim Miské.